

## THÉÂTRE

Entretien avec  
Michel Marc Bouchard

Page E 3



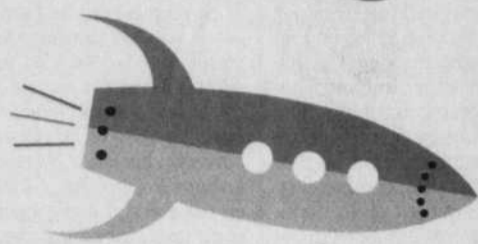
## CINÉMA

Dogville  
de Lars Von Trier

Page E 8

## LE DEVOIR

# CULTURE

CAHIER  
E

Un budget minuscule qui n'a rien à voir avec celui de la série *Star Wars*, une série de télévision d'abord diffusée sur une petite chaîne spécialisée mais un des films les plus attendus de l'année grâce à la détermination de ses artisans et à la ferveur des fans. Voici un voyage intergalactique bien réel.

PAUL CAUCHON  
LE DEVOIR

C'est l'histoire de sept astronautes partis explorer les vastes contrées intersidérales pour trouver une nouvelle planète afin de loger les Terriens, «six milliards de tatas» qui ont complètement bousillé le climat de leur vieille planète.

Avec une telle description, quel producteur aurait osé investir dans un tel projet, qui se voulait une «sitcom de l'espace», parodie de *Star Trek*, pour un budget qui ridiculisait d'avance toute tentative d'offrir des effets spéciaux du niveau de ceux de *Star Wars*?

C'est l'histoire de deux auteurs ténaces, Pierre-Yves Bernard et Claude Legault, et d'une gang de comédiens allumés qui ont porté ce projet, d'abord dans l'indifférence générale, sur les ondes du Canal Famille, par la suite devenu Vrak.

Personne n'avait rien vu venir. Puis, le bouche-à-oreille faisant son œuvre, l'émission *Dans une galaxie près de chez vous* a pris de l'ampleur et est devenue une sorte de phénomène avec des rediffusions sur les ondes de Vrak qui ne cessent d'attirer anciens et nouveaux téléspectateurs.

*Dans une galaxie...* devient donc un long métrage qui prend l'affiche la semaine prochaine dans quelque 75 salles au Québec, et c'est vraiment un des films québécois les plus attendus de l'année.

Que ceux qui ne connaissent rien à l'émission originale sachent qu'elle a aussi suscité la naissance de nombreux sites Internet de fans qui décortiquent les 65 épisodes originaux de la série et qui sont en train de créer une attente démesurée pour le film.

On remarquera au passage qu'il est exceptionnel au Québec qu'une série créée pour la télévision devienne un film (on ne parle pas ici d'un long métrage inspiré d'une série qui avait d'abord été inspirée d'un roman, comme *Les Plouffe* ou *Un homme et son péché*).

## Humour loufoque et absurde

Revenons au point de départ. Le projet initial de série télévisée, présenté comme étant une série humoristique adulte, avait d'abord été soumis à tous les grands réseaux et avait été démocratiquement refusé partout.

Pierre-Yves Bernard, également entraîneur à la Ligue nationale d'improvisation (LNI), est un scénariste profession-

nel qui a collaboré à de nombreuses émissions, dont *Watatatou*, *Bouledogue Bazar*, *Km/h* et *Un gars, une fille*. Claude Legault est plus connu du grand public comme comédien, mais ce joueur-étoile de la LNI (il y a vraiment une filière LNI dans ce projet) est également scripteur.

L'ancien Canal Famille joint de nouveau Legault et Bernard après un premier refus pour leur demander s'il n'y aurait pas moyen d'adapter le projet pour les adolescents. «Nous n'avons à peu près rien changé», explique Legault, qui ajoute que «tout le monde était sceptique au début». On a d'abord réalisé une émission-pilote en «français international» qui a sombré dans le ridicule, explique-t-il. On a ensuite voulu imposer des rires en boîte ou encore enregistrer la série en direct devant public. Bref, Legault et Bernard ont tenu leur bout.

La série débute en juin 1999. «On a failli disparaître deux ou trois fois», affirme Legault. Au fil des épisodes, la mayonnaise prend, mais le public adulte est toujours inexistant. Les enfants deviennent passionnés, les parents de ces mêmes enfants commencent à y jeter un coup d'œil et se laissent rapidement séduire par cet humour loufoque et absurde, avec des personnages très bien définis: le capitaine Patenaude (Guy Jodoin), imbu de lui-même et aux proverbes vaseux, le scientifique Brad Spitfire (Stéphane Crête), véritable peste, peureux et hypocrite, qui rêve de prendre la place du capitaine, la psychologue Valence (Sylvie Moreau), qui a le don de proposer des explications psychologiques tordues, le bon gars courageux Flavien (Claude Legault) et son grand chum, le pilote Bob (Didier Lucien), obsédé par la bouffe et plutôt lent du cerveau, et ainsi de suite, évoluant tous dans des décors de carton-pâte censés illustrer la vie dans le vaisseau *Romano Fafard*, qui ressemble à une vieille boîte de conserve recyclée.

Les ados adorent et les adultes craquent parce que les personnages sont remarquablement bien définis mais surtout parce que

VOIR PAGE E 2 : FAFARD



## Le Romano Fafard en cinérama

La folle équipe de l'émission *Dans une galaxie près de chez vous* part à la rescousse de «six milliards de tatas» dans près de 75 salles au Québec.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

## Le jazz agile de Susie et Jordan

SERGE TRUFFAUT  
LE DEVOIR

On a beau dire, beau faire, on a beau aiguïser le scepticisme, cultiver l'humeur des râlements, sans accent, ça marche quand même. Le charme opère toujours autant. Le charme de qui? Du Susie Arioli Band, featuring, comme on dit en bon français, Jordan Officer. L'officier en question est guitariste; Susie, tout un chacun le sait, est une chanteuse agile. Bon.

Alors, le charme... On a écrit, ou plutôt conjugué ce charme qui est le leur au présent. Pourquoi? Parce qu'il publie ces jours-ci un nouvel album sans titre particulier sur étiquette Justin Time qui séduit autant que les productions antérieures. Autant? Non! Plus qu'avant et moins que demain. On sait, c'est couillon parce que c'est toujours un peu ainsi lorsqu'il y a du sentiment, mais bon... On s'embrouille.

Avec eux, leur histoire, on s'est dit: comment se fait-il que ça marche alors qu'ils n'inventent rien? Pour-

quoi leur tonalité convainc toujours alors qu'ils s'échinent à ausculter les pièces du passé accompagnées, il est vrai, d'originaux? Ou mieux, pourquoi ce qui marche avec eux ne marche-t-il pas avec d'autres? Tentons la réponse.

Cela paraîtra curieux mais, en guise d'amorce de la réponse, on va puiser dans le dernier numéro de la revue *Down Beat* à cause du télescopage qu'elle propose. Sur la couverture, on reconnaît le sourire et la cravate de Wynton Marsalis. Voilà un musicien qui vingt ans durant a fréquenté les cimes de l'univers jazz. Tout lui a réussi. C'était amplement mérité.

Il y a deux ans de cela, lui qui était la vedette par excellence du jazz, qui avait fait la couverture du magazine *Time*, qui était considéré comme un très grand trompettiste de classique, a appris que son contrat avec Columbia/Sony ne serait pas renouvelé. Raison invoquée? Ça ne marche plus comme cela devrait marcher. Il paraîtrait que sa défense et illustration du «bibeaupe» épique de ses sonorités chères à Duke Ellington ne récolte plus l'adhésion d'antan.

Dans le même numéro, on apprend que les ritournelles identifiées à Django Reinhardt fonctionnent à merveille. Les gens, les simples, en veulent et en redemandent. Ils aiment *Nuages*. Ils adorent ces rythmes qui dandinent. Ces harmonies qui rigolent, ces mélodies qui déshabillent. C'est ainsi, c'est comme ça. Ça va tellement bien pour le Django que Susie et Jordan en ont fait un de leurs héros. Sur leur nouveau disque, ils jouent à leur manière les *Nuages* de l'autre.

Grâce au télescopage de *Down Beat*, on dispose d'une réponse. L'énigme inhérente au charme et au succès de Susie et Jordan est en partie levée. On aime cela parce que c'est léger, c'est frais, c'est joyeux. On aime leur côté artisan, au sens ébéniste ou sculpteur de gargouilles. Plutôt que de partir à l'assaut du territoire où chaque pas commande un incessant et épuisant renouvellement, ils ont choisi d'égayer les plaisirs. De les étoffer.

Il y avait le *Down Beat*, il y a maintenant le producteur. Il s'appelle John Snyder. Ceux qui lisent depuis

VOIR PAGE E 2 : ARIOLI



JACQUES GRENIER LE DEVOIR



## Culture

THÉÂTRE

# Au carrefour de l'amour et du sacré

## Le dramaturge Michel Marc Bouchard retourne à ses racines

Si Michel Marc Bouchard n'était pas devenu dramaturge, il aurait probablement été historien car l'histoire le passionne, la petite autant que la grande. Et c'est justement dans la petite histoire de son village natal de Saint-Cœur-de-Marie (Mistouk, au Lac-Saint-Jean) qu'il a puisé pour écrire *Le Peintre des madones ou la naissance d'un tableau*, une œuvre qu'il qualifie de «drame mystique» et qui, selon lui, s'inscrit dans la même lignée que sa pièce *Les Feluettes ou la répétition d'un drame romantique*, écrite en 1987, traduite et jouée depuis dans plusieurs langues partout dans le monde.

SOLANGE LÈVESQUE

C'est d'ailleurs la passion de Michel Marc Bouchard pour l'histoire qui a incité Lise Bissonnette, directrice de la future Bibliothèque nationale du Québec (BNQ), à lui confier la direction artistique de l'exposition d'ouverture amalgamant les racines et l'histoire. «J'aime à croire que je suis la suite et non l'aboutissement de quelque chose», affirme-t-il. Sa nouvelle pièce a été inspirée par un tableau qui existe vraiment et qui a été peint par un artiste italien pour l'église de Saint-Cœur-de-Marie en 1918.

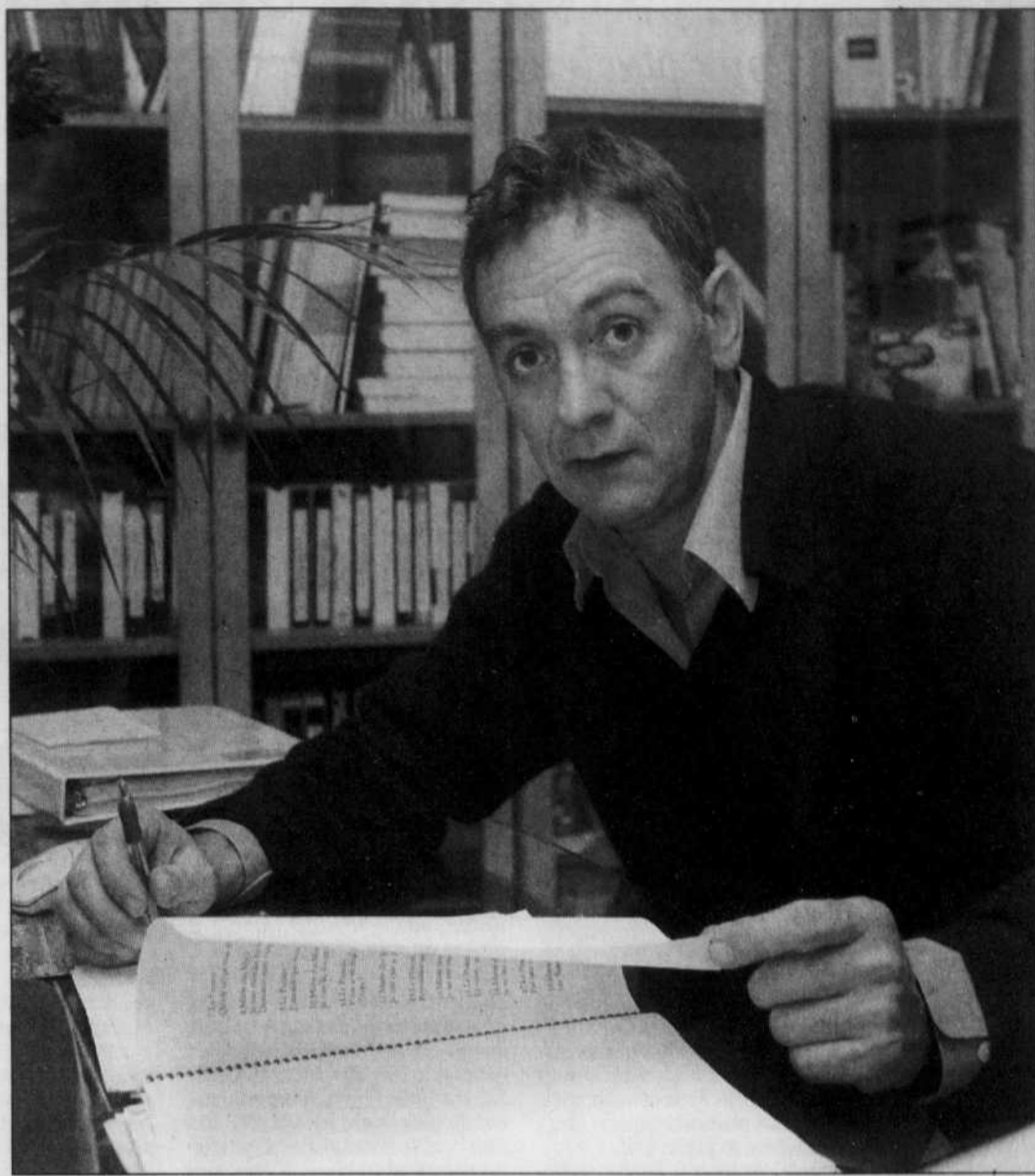
L'auteur a transposé ces faits réels en 1918. Dans la pièce, le curé commande un tableau à un peintre italien dans l'espoir d'amadouer Dieu afin qu'il éloigne l'épidémie de grippe espagnole, de sorte que ses ouailles soient épargnées; on y voit donc Alessandro, le jeune peintre fraîchement débarqué d'Italie, faire passer des auditions à des jeunes filles pour choisir celle qui servira de modèle à sa madone. Crise mystique et quête d'absolu suivent son arrivée au village, occasion pour chacun de chercher le siège de l'âme: le médecin en charcutant les gens, le prêtre à travers son apostolat et les femmes, qui n'ont pas accès aux discours religieusement, dans leur quête amoureuse.

«L'art est le vecteur du langage amoureux et de la foi. Ces trois éléments sont tous des rejetons de la libido; ils sont l'expression de grandes forces canalisées.» Pour les exprimer, Michel Marc Bouchard a senti le besoin de retourner au vocabulaire franco-québécois du terroir, imprégné des racines religieuses. «Le matériel principal de la pièce, c'est le catholicisme, un monde où il y a toujours danger d'intégrisme. En faisant des recherches sur les martyrs, j'ai découvert que le supplice passe toujours par la chair pour les femmes: il tourne autour de l'amour, du désir et de la procréation.»

### L'interdit et la recherche de l'amour

La structure de la pièce correspond aux 19 éléments identifiables du tableau: nuages, chérubins, voile, couronne, etc. Michel Marc Bouchard a l'impression d'être revenu à ses premières amours en écrivant cette pièce. «Après m'être consacré à des projets plus esthétiques ou politiques, je reviens un peu aux archétypes, aux étrangers et aux personnages demi-dieux. (Dans la quête du dépassement, il y a toujours une présence de l'étranger: révélateur, miroir, porte de sortie.)» Avec ses mensonges, ses inventions et son exploitation d'une langue et d'une tradition imagées (sur la hiérarchie des péchés, par exemple), l'auteur situe la pièce dans la tradition des conteurs. «Ni psychodrame ni mélodrame, elle aurait plutôt les caractéristiques d'un opéra. Elle me ramène aux premières lectures qui m'ont marqué: Mâquez, Calvino.»

Le dramaturge ne désavoue pas sa culture catholique. «Je suis agnostique, mais cette culture est encore très présente en moi. Le Québec est un peu schizoïde sur ce plan; Bourgault était athée et ses funérailles ont eu lieu à l'église Notre-Dame de Montréal.» Pour Bouchard, le désir d'extase et de rapprochement avec le sacré qui accompagnait nos habitudes religieuses a été remis entre les mains des artistes. «Le peintre, c'est l'artiste de Dieu, le marginal, l'étranger qui vient troubler la vie tranquille du village, fait-il remarquer. Plus l'amour est ténébreux, louche, étrange, plus il est attirant. La pièce fait écho à l'ex-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Michel Marc Bouchard situe sa dernière pièce dans la tradition des conteurs. «Ni psychodrame ni mélodrame, elle aurait plutôt les caractéristiques d'un opéra. Elle me ramène aux premières lectures qui m'ont marqué: Mâquez, Calvino.»

taise et à l'attrait de l'interdit. On y trouve des choses émouvantes, une dimension tragique, la recherche du sacré et une illustration que l'amour est un leurre.»

### Collaboration féconde

Il se dit particulièrement heureux de sa collaboration avec Serge Denoncourt. «On travaille vraiment de concert. Serge a confiance en lui, en moi et dans le projet, en conséquence, on ne peut plus parler de la "solitude de l'auteur". C'est un très bon coach, comme André Brassard l'a été pour moi à la création des Feluettes. Souvent, la lecture de l'auteur est trop linéaire; les questions de Serge ouvrent des possibles.» En contrepartie, il arrive que l'auteur intervienne aussi dans le travail de Denoncourt. «Celui-ci m'encourage à assister aux répétitions. Mais la médiation entre l'acteur et l'auteur ne peut être faite que par le metteur en scène.»

Le fait de travailler à Go enchante Michel Marc Bouchard. «Dans un théâtre plus modeste, toutes les énergies convergent vers la production. J'ai tenu à être joué sur des grandes scènes parce qu'elles se sont traditionnellement consacrées au théâtre européen et que j'avais envie de dire: c'est à nous. Mais revenir à une scène de plus petit format me fait du bien. C'est idéal pour la création d'une pièce.» Les attentes sont très différentes dans un grand théâtre; le rapport entre le spectateur et l'acteur l'est aussi. Michel Marc Bouchard avoue ne pas connaître encore tous les tenants et aboutissants de la pièce car sa démarche, en l'écrivant, n'était pas volontariste. «C'est ce qui nous échappe qui fait la force d'une œuvre», conclut-il.

Le Peintre des madones ou la naissance d'un tableau prend l'affiche à l'Espace Go dans une mise en scène de Serge Denoncourt, du 6 avril au 1<sup>er</sup> mai 2004.

## Le malheur de ne pas faire rire

ROMANIA III

Texte et mise en scène: Christina Iovita. Décors et costumes: Anne-Marie Matteau. Lumières: Anne Catherine Simard Deraspe. Son: Christina Iovita. Masques: Philippe Pointard. Avec, notamment, Marc Mauduit, Michel Lavoie et Vincent Brillant-Giroux. Une production du Théâtre de l'Utopie au théâtre Prospero jusqu'au 17 avril.

HERVÉ GUAY

C'est peut-être ça, la quadrature du cercle: essayer de faire une pièce drôle sur les malheurs de la Roumanie. Pourtant, Christina Iovita a voulu y croire en revenant sur les déboires de ses compatriotes. Elle s'est accrochée à son projet en se disant que «survivre, c'est pouvoir se moquer de tout». Elle a toutefois accouché d'une farce politique en trois tableaux, *Romania III*, qui fait moins rire jaune que désespérer, tant du théâtre que de la politique. Pour les besoins de la scène, Iovita a découpé en trois tranches l'histoire récente de la Roumanie. Premier temps, le lavage de cerveau communiste illustré par un défilé de mode que «normalise» un secrétaire du parti particulièrement obtus. Deuxième temps, à l'heure du réveillon, les résidents d'un immeuble d'habitation attendent l'exécution du couple Ceausescu. Troisième temps, des mendiants roumains, ayant fui leur pays, font face à la concurrence dans une gare allemande.

Ramené à quelques lignes, il est possible de voir dans ces épisodes matière à parodie. Mais écrits et interprétés comme ils l'ont été, l'écriture s'efforce de souligner le commentaire politique et la commedia dell'arte grossissant encore le trait, la chose devient carrément insupportable. D'autant que c'est débâllé en argot français et que les tentatives de passer d'un jeu extérieur à des pointes d'intériorité butent sur l'inexpérience d'une bonne partie de la distribution. Défaut commun à ses spectacles précédents, l'auteur et metteur en scène paraît une fois de plus ne pas savoir quand s'arrêter. Je pense en particulier au réveillon qui s'éternise et où on continue à nous expliquer en long et en large ce que nous avons compris depuis longtemps.

L'âme dirigeante du Théâtre de l'Utopie me semble avoir été piégée par le fait de devoir monter elle-même son propre texte, lequel porte en outre sur un sujet face auquel elle a peu de recul. Qui aurait pu l'éveiller aux vertus attachées au fait de condenser sa pensée? De même, la place qu'elle tient à laisser au jeu des acteurs ainsi que l'investissement corporel considérable qu'elle réclame d'eux accentuent l'effet d'éparpillement d'un spectacle où on s'efforce de rappeler des événements si graves à l'aide d'une gestuelle à ce point dérisoire.

Non que le message ne méritait pas d'être entendu, mais la manière, pleine de gestulations et de ratiocinations, est de nature à décourager le spectateur le plus tenace. C'est tout de même un signe que de voir des comédiens si jeunes venir saluer, l'air si démoralisés que leur fatigue en dit presque autant sur le calvaire roumain que les trois heures où ils peinent à rendre ce drame comique.

# VUES D'AFRIQUE

Les 20<sup>es</sup> Journées du cinéma africain et créole

15 au 24 avril 2004

Info-festival (514) 990-3201

www.vuesdafrique.org

Célébrez avec nous le 20<sup>e</sup> anniversaire de Vues d'Afrique à l'occasion de la soirée d'ouverture

le jeudi 15 avril à 19h,

Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts, partenaire de l'événement.

FAITES PARTIE DE LA FÊTE!  
PRIX SPÉCIAL: 20 \$  
POUR LES 20<sup>e</sup>, FAITES VITE CAR  
LES PLACES S'ENVOLENT!

AU PROGRAMME: animation + cinéma + réception

BILLETTS POUR LA SOIRÉE D'OUVERTURE:

Place des Arts: (514) 842-2112 et au 1-866-842-2112

Réseau Admission: (514) 790-1245

PRÉ-VENTE CINÉMA:  
Articulée: (514) 844-2172 ou 1-866-844-2172

Texte et mise en scène Wajdi Mouawad > Assistance à la mise en scène et régie Alain Roy  
> Scénographie Isabelle Larièvre > éclairages Éric Champoux  
> Direction musicale et conception sonore Michel F. Côté  
> Accessoires Marie-Ève Lemieux > Maquillages et coiffures Angelo Barsetti  
Avec > Annick Bergeron > Éric Bernier > Gerald Gagnon > Reda Guerinih  
> Andrée Lachapelle > Marie-Claude Langlois > Isabelle Leblanc  
> Isabelle Roy > Richard Thériault

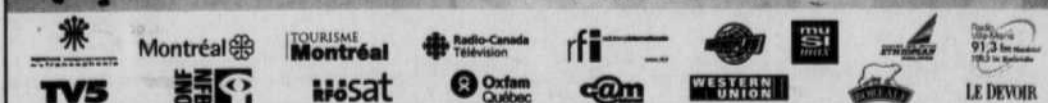
PRÉSENTÉ DU 12 AVRIL AU 22 MAI 2004  
Réservations: (514) 845 7277 Réseau admission: (514) 790 1245



Québec



PRÉ-VENTE CINÉMA:  
Articulée: (514) 844-2172 ou 1-866-844-2172



## Culture

Thomas Lehmen  
(Berlin)  
3 avril à 20h30 / 4 avril à 16h  
billetterie: 525-1500  
www.tangente.qc.ca

Tangente  
DANSE CONTEMPORAINE

le cinéma pour l'horaire complet, consultez L'AGENDA

DANSE

## Danser ou ne pas être

Pour plusieurs interprètes, danser est une manière de vivre, si bien que rien ne peut les arrêter, ni les blessures ni même l'âge

FRÉDÉRIQUE DOYON  
LE DEVOIR

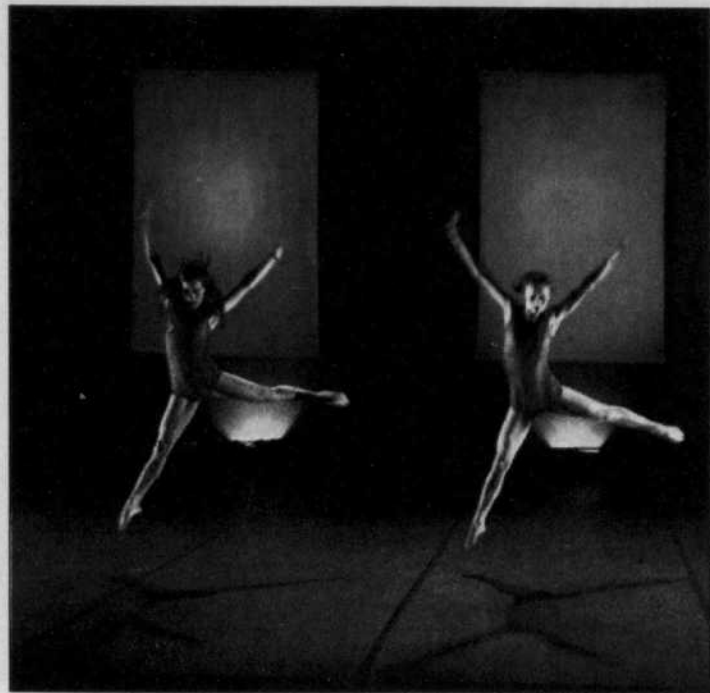
Il y a quelques semaines, *Le Devoir* proposait un portrait de danseurs en transition de carrière et des ressources qui existent pour les accompagner. Mais il ne faudrait pas croire pour autant que la retraite se vit nécessairement de manière précoce chez les danseurs.

Il suffit de penser à Margie Gillis, soliste quinquagénaire qui félicitait récemment ses trente ans de carrière avec une soirée de solos, ou à Louise Lecavalier, icône de la danse contemporaine, qui, après avoir cassé la baraque dans les pièces d'Édouard Lock, puis donné naissance à des jumeaux, revient à la scène avec Ted Robinson, en mai.

En fait, plusieurs d'entre eux ne peuvent tout simplement pas s'arrêter. «Pour moi c'est une passion, c'est une façon de vivre», confie Anik Bissonnette, 42 ans, première danseuse des Grands Ballets canadiens, actuellement en tournée en Allemagne. *J'ai besoin de danser autant pour ma tête que physiquement. Quand j'arrête, j'ai mal un peu partout et parfois je deviens déprimée.*

Leur situation ressemble peut-être à celle des athlètes de haut niveau, mais la passion qui anime ces poètes du corps est d'autant plus intense qu'ils sont aussi combés sur le plan artistique. Corps sain dans un esprit créatif.

Daniel Soulières, 54 ans, raconte la forte impression que lui ont laissée les Jo Lechay et Elizabeth Langley de sa jeunesse, danseuses



CYLLA VON TIEDEMANN

Anne Le Beau livrait récemment la dernière création, extrêmement exigeante physiquement, de José Navas, *Adela mi amor*, aux côtés de quatre danseuses qui avaient dix ans de moins qu'elle.

charismatiques qui l'ont encouragé à «vieillir en dansant». *J'étais fasciné par des danseurs plus vieux*, évoque le directeur artistique de Danse-Cité. *Je me demandais ce qui les nourrissait encore. Et j'étais déjà conscient de la nécessité d'avoir des gens de tout âge sur scène* pour ne pas dépouiller la danse d'une couche d'humanité essentielle. Une conviction qu'il partageait d'ailleurs avec le chorégraphe Jean-Pierre Perreault, pour qui il a longtemps dansé et pour qui il danse toujours, d'une certaine manière, puisque la célèbre fresque *Joe* revient à la scène à la fin de ce mois-ci.

Pourtant, on pourrait penser qu'avec l'âge viennent les blessures, les limites physiques et techniques et, donc, l'essoufflement. Erreur. *Je trouve que j'en gagne au lieu d'en perdre*, confie Anne Le Beau, 40 ans. *On a plus d'outils palliatifs — la technique Pilates, l'ostéopathie, la physiothérapie — qu'il y a vingt ans, alors on peut*

garder un corps fort et en santé beaucoup plus longtemps qu'avant.

La danseuse livrait récemment la dernière création, extrêmement exigeante physiquement, de José Navas, *Adela mi amor*, aux côtés de quatre danseuses qui avaient dix ans de moins qu'elle. Celle qui n'a jamais subi de blessures majeures reconnaît sa part de chance. *J'ai une bonne génétique*, dit-elle.

«En classique, c'est tout à fait différent», nuance Anick Bissonnette. *Je ne ferais plus le ballet intégral Le Lac des cygnes, par exemple.* Par sa technique très exigeante, la danse classique pousse davantage le corps au bout de ses limites. Mais même la danse contemporaine use le corps. Anne Le Beau avouera qu'elle a perdu un peu de sa souplesse. *Disons que mon arabesque a baissé de deux-trois pouces*, lance-t-elle.

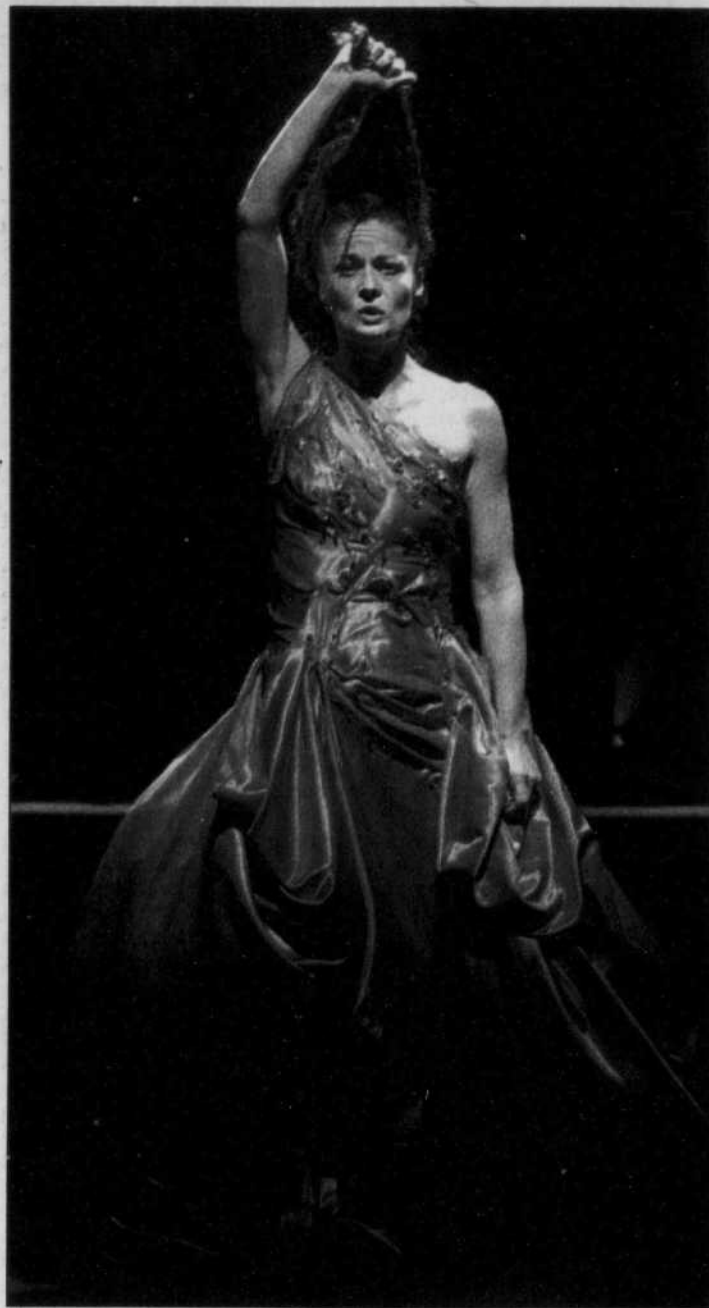
Dès le début de leur carrière, les danseurs doivent apprendre à vivre avec la douleur, qui devient omniprésente, au point de faire plus mal encore quand ils ne dan-

sent plus. *J'ai mal à l'épaule et à une hanche, mais ça ne m'empêche pas de faire des grands battements. Et on fait toujours des micro-déchirures musculaires qui prennent 24 heures à guérir*, souligne Daniel Soulières. Et c'est sans compter les tendinites, les fréquentes blessures au dos et aux genoux.

Cette endurance à la douleur fait que l'âge n'est plus un facteur limitant. Ce qu'un néophyte perçoit comme une limite peut même devenir une force chez le danseur. Ainsi, opéré au genou à 49 ans, en quasi-convalescence pendant un an et demi, Daniel Soulières trouve dans cette épreuve un nouvel élan à sa passion qu'il se promet de poursuivre jusqu'au bout.

Chose certaine, au-delà des limitations physiques, la maturité qu'amène l'âge joue pour beaucoup dans la capacité des danseurs à continuer de pratiquer leur art. Tous les témoignages convergent vers le fait qu'avec l'expérience vient une plus saine gestion des forces. *Quand tu es jeune, tu es plus performant en termes de prouesses techniques et dans un constant rapport de séduction avec le chorégraphe*, rapporte Anne Le Beau, qui enseigne aussi à l'école de formation professionnelle Les Ateliers de danse moderne de Montréal. *En vieillissant, tu deviens plus créatif, à l'écoute de la demande artistique du chorégraphe plutôt que de ton ego. Et il y a des choses que tu acceptes moins.*

Cette maturité se traduit aussi dans la qualité que les danseurs recherchent dans les œuvres qu'ils interprètent. *L'attitude, le regard, l'économie dans le geste, la conscience de la scène, de l'acte de communication avec le public* deviennent plus importants pour Daniel Soulières. Anick Bissonnette admet pour sa part qu'elle recherche des rôles plus complexes du point de vue psychologique plutôt que des ballets à haute voltige. *Ça ne m'intéresse pas de faire des acrobaties techniques, c'est plus la poésie du corps qui me parle, ce que je peux dire à travers le mouvement*, renchérit Anne Le Beau. *Mais je ne veux pas suivre la loi du moindre effort*, affirme, sans compromis, la danseuse.



CYLLA VON TIEDEMANN

«Je trouve que j'en gagne au lieu d'en perdre», confie Anne Le Beau, aujourd'hui âgée de 40 ans.

«Après le succès de Jacques le fataliste : une comédie sur la chute des Ceausescu !»

Le Théâtre de l'Utopie  
en codiffusion avec le Groupe de la Veillée présente

## romania III

du 23 mars au 17 avril 2004  
à 20 hres au Théâtre Prospero  
1371, rue Ontario Est  
Billetterie 514.526.6582  
Admission 514.790.1245  
www.laveillee.qc.ca  
www.theatre-utopie.com

Texte et mise en scène, Cristina Ivrya  
Assisté de Michel Laviole

Avec Vincent Brilant-Groux, Nathalie Costa  
Julie Gagne, Michel Laviole, Marc Masoulet  
Daniel Paquette, Madeline Peliquan  
Fanny Weibrenner

Concepteurs: Anne-Marie Matteau  
Anne Catherine Simard, Derogé  
Fruzsina Lanyi  
Design graphique: Thomas Desjardins

«Shockingly original!»  
Matt Radz, The Gazette

«On rit jaune, on s'émeut  
(...), le message porte.»  
Jade Bérubé, Voir

Montréal

farce politique



## Tavernes

DE ET AVEC Alexis Martin MISE EN SCÈNE Daniel Brière  
CONCEPTION MÉRÉDITH CARON, Marc-André Charron, Colette  
Drouin, Christian Gagnon, David Gaucher, Yves Labelle,  
Martin Labrecque, Pierre Laniel, John Rea, Julie Vérés  
UNE PRODUCTION DU Nouveau Théâtre Expérimental



espace  
LIBRE

DU 20 AVRIL AU 15 MAI 2004 DU MARDI AU SAMEDI À 20H30

À ESPACE LIBRE 3945 FULLUM MÉTRO FRONTENAC

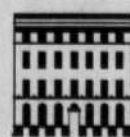
ENTRÉE 20\$ PRÉ-VENTE 35\$ RÉSERVATION (514) 521-4191

RESTAURANT  
L'Américain

LE DEVOIR

/ LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE /  
PROGRAMMATION // PRINTEMPS ^ 004

NATHALIE PERNETTE  
LUCIE GRÉGOIRE  
DANIEL LÉVEILLÉ  
POUR S'ABONNER, C'EST TOUT SIMPLE



L'AGORA DE LA DANSE

840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE 514.525.1500

www.agoradance.com

LE DEVOIR

LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE EST SUBVENTIONNÉ PAR LE CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC, LE CONSEIL DES ARTS DU CANADA, LE MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC, LE PATRIMOINE CANADIEN, LE CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL ET LE MINISTÈRE DE L'ÉPARGNE, SOLIDARITÉ SOCIALE ET FAMILLE DU QUÉBEC. LE STUDIO DE L'AGORA DE LA DANSE EST MEMBRE DU RÉSEAU CANADIEN ET DU RÉGROUPEMENT QUÉBÉCOIS DE LA DANSE.

Culture

MUSIQUE CLASSIQUE

MUSIQUE ÉLECTRONIQUE

# La Passion à travers les siècles

À l'approche du week-end pascal, voici quelques suggestions de Passions composées avant et après J. S. Bach

La Passion du Christ a été un sujet d'inspiration majeur pour les compositeurs de toutes les époques. Les deux célèbres partitions de Bach, la *Passion selon saint Jean* et la *Passion selon saint Matthieu*, sont l'arbre qui cache la forêt: Bach ne fut ni un pionnier en la matière ni un point de non-retour. Voici donc quelques autres idées d'écoute.

CHRISTOPHE HUSS

La Renaissance a inventé la «Passion-motet», une forme entièrement polyphonique, supplantée au XVII<sup>e</sup> siècle par la «Passion-répons» (ou «Passion-choral»), dans laquelle les mots de l'évangéliste sont psalmodiés. Cette «Passion-choral», à laquelle il fut vite tentant d'ajouter un orchestre, a ouvert la voie à la «Passion-oratorio», plus développée, dont les œuvres de Bach sont l'archétype. Parmi les chefs-d'œuvre du genre «Passion-choral» figurent au premier rang trois partitions *a cappella* (selon Luc, Jean et Matthieu) écrites dans les années 1660 par le grand prédécesseur de Bach, Heinrich Schütz.

Dans les générations avant Schütz, mais suivant les recommandations du concile de Trente (1545-1563), s'imposent les œuvres d'une intensité inouïe de Tomas Luis de Victoria (1548-1611), dont le style brûlant s'accorde parfaitement avec le sujet. On s'en convaincra en écoutant les *Lamentations de Jérémie* par Musica Ficta sur label Cantus.

Les *Lamentations de Jérémie* sont une forme très répandue de compositions musicales pour la Passion. Ce sont des récitatifs liturgiques servant de lectures (ou «leçons») au premier office de matines (ou «office de ténèbres») de la semaine sainte. Les *Lamentations* ont été mises en musique par un très grand nombre de compositeurs. Parmi les œuvres à découvrir s'imposent, pour la Renaissance, le disque Alpha des *Lamentations* d'Emilio de' Cavalieri (v. 1550-1612), interprétées par le Poème harmonique et, pour la période baroque, les *Lamentations de Jérémie* de Jan Dismas Zelenka (un très bon disque économique chez Hyperion) ou de Johann David Heinichen.

Ces lectures de lamentations, aussi appelées «leçons», font qu'en France les Lamentations prennent le nom de «Leçons de ténèbres». Là aussi, nombre de compositeurs se sont attelés à un genre qui faisait florès sous Louis XIV. Subjectivement, on détachera trois corpus: ceux de Marc-Antoine Charpentier, de François Couperin et de Michel-Richard de Lalande. Gérard Lesne a enregistré (Virgin et Harmonic Records) des versions majeures des œuvres de Charpentier et de Couperin (versions de repli: Niquet, Glossa, pour Charpentier et Rousset, Decca, pour Couperin). Pour Lalande, ne manquez pas l'incontournable CD du Poème harmonique chez Alpha.

L'époque baroque a amené avec elle un détachement des textes des Évangiles en faveur de récits allégoriques dont le plus célèbre est celui de Brockes. Si vous voulez écouter une Passion composée sur ce texte, deux choix majeurs s'imposent: la *Brookes-Passion* de Stölzel chez CPO et celle de Haendel, dont la version McGegan a été reprise par le label très économique Brilliant. Il existe un homologue italien à la *Brookes-Passion*, *La passione di Gesù Cristo* sur un texte de Metastase, sublimement mis en musique par Caldara (Fabio Biondi chez Virgin) et Jomelli (Alessandro de Marchi, K. 617), par exemple.

En fait, pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, l'œuvre la plus connue tournait elle aussi le dos aux textes évangéliques, au profit des vers d'un certain Wilhelm Ramler. Il s'agit de *Der Tod Jesu (La Mort de Jésus)* de Carl Heinrich Graun (1704-1759), qui vient d'être enregistrée par Sigiswald Kuijken pour Hyperion, œuvre de contemplation et de méditation qui s'oppose en tout à la théâtralité de la *Passion selon saint Matthieu* de Bach. Si vous cherchez plus de dramatisme, essayez *Les Sept Dernières Paroles du Christ* de Haydn, par exemple, par Harnoncourt, chez Teldec.

Et aujourd'hui? Si le sujet n'a guère attiré les romantiques, des auteurs contemporains s'y sont à



nouveau penchés. Il est évidemment encore plus délicat de faire un choix, mais je détacherai volontairement quatre œuvres très différentes: la planante mais tendue *Passio* d'Arvo Pärt (notre Pärt y est déjà aux cieux!), très bien enregistrée par Naxos; la très colorée et populaire *Passion selon saint Marc* d'Oswaldo Golijov, d'un inénarrable folklorisme sud-américain (CD Haenssler), et deux compositions d'une puissance expressive tétanisante: la *Passion selon saint Luc* du Polonais Penderecki, qui vient de connaître un nouvel enregistrement majeur chez Naxos, et la *Passion selon saint Jean* de la Tatare Sofia Goubaidouline, enregistrée par Valery Gergiev pour Haenssler.

Curieusement, la résurrection a beaucoup moins inspiré les compositeurs, qui préfèrent largement se pencher sur la douleur et la souffrance: Mel Gibson n'a rien inventé!

Cinq choix majeurs

- Emilio de' Cavalieri (v. 1550-1602): *Lamentations*. Le Poème harmonique. Alpha.
- Richard de Lalande (1657-1726): *Tenebrae*. Claire Lefilliâtre et Le Poème harmonique. Alpha.
- Carl Heinrich Graun (1704-1759): *Der Tod Jesu*. Sigiswald Kuijken. Hyperion (nouveau).
- Johann David Heinichen (1683-1729). *Passionsmusik*. Reinhard Goebel. Archiv.
- Krzysztof Penderecki (né en 1933): *Passion selon saint Luc*. Antoni Wit. Naxos (nouveau).

DAVID CANTIN

Qui aurait cru qu'un jour un jeune Montréalais d'origine ontarienne serait capable de remanier avec audace les grandes lignes du dub jamaïcain à la lumière de la techno minimale? Depuis la parution de *Wild Life Documentaries* sur l'étiquette allemande Scape en 2002, Scott Monteith circule sans cesse partout dans le monde avec cette passion irrémédiable pour un reggae électronique qui laisse une large place aux effets de toutes sortes. Qu'il enregistre sous le nom de Deadbeat ou de Crackhaus (un travail plus accessible, en duo avec Steve Beaupré), il récidive ce printemps avec deux albums plus inspirés que jamais.

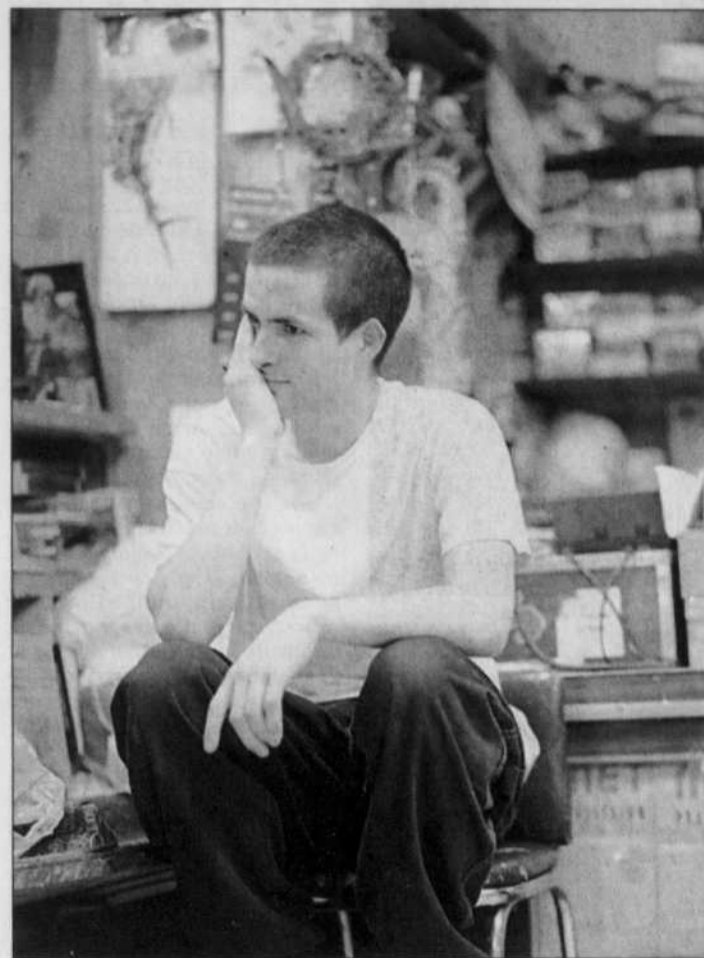
De retour d'une fructueuse série de concerts en Europe, Monteith parle avec enthousiasme de son deuxième album pour le compte du label de Stefan Betke (Pole). Encore plus personnel et maîtrisé, *Something Borrowed, Something Blue* se présente toutefois comme la suite logique de *Wild Life Documentaries*. Comme il l'indique lui-même, «je tenais à explorer, de nouveau, certaines sources sonores et variantes rythmiques que l'on retrouve sur l'album précédent. Plusieurs aspects narratifs servent d'indices sur ces nouvelles pièces, comme le bruit de ce cricquet qui se dissimule d'un morceau à l'autre. C'est un ensemble beaucoup plus dense, à mon avis.»

À la manière de chercheurs aventureux tels les Berlinoises de Basic Channel ou de The Bug (l'excellent projet dub-dancehall de Kevin Martin), Deadbeat entraîne le dub (une extension du reggae) sur le terrain glissant des musiques électroniques. Il en résulte une osmose tout à fait compatible qui remet à jour une certaine tradition qui va de King Tubby à Adrian Sherwood, en passant par le très excentrique Lee Scratch Perry.

Loïn d'être un puriste sur le plan de la forme, Scott Monteith se plaît à constamment détourner ses influences. Il lui arrive même d'être encore plus incisif (voire politique) sur des pièces comme *Fixed Elections, Steady As A Rock* et *Quitting Time*. De plus, ce créateur dans la vingtaine ne renonce pas à intégrer des éléments aussi hétéroclites que

# Du dub plein la tête

Deadbeat entraîne le dub sur le terrain glissant des musiques électroniques



MARYSE LARIVIÈRE

Loïn d'être un puriste sur le plan de la forme, Scott Monteith se plaît à constamment détourner ses influences.

le hip-hop, la house ou même le funk tout au long de *Something Borrowed, Something Blue*. Il insiste pour dire à quel point les genres se recoupent constamment, de nos jours, dans la musique autant populaire qu'alternative. «Lorsque tu penses à quelqu'un d'aussi inventif que Madlib, c'est vraiment incroyable. Sans le moindre effort, il passe du jazz au hip-hop, tout en s'inspirant du dub, de la soul jusqu'au funk le plus torride. Récemment, la popularité d'une formation

comme Outkast a aussi ouvert bien des portes pour toute une pléiade d'artistes en devenir. Cela ne peut qu'avoir des effets bénéfiques au niveau de l'originalité de chacun.»

Lorsqu'il ne fait pas dans le dub électronique, Deadbeat s'associe à Steve Beaupré pour un projet micro-house à connotation blues et

roots. Récemment, *It's A Crackhaus Thing* (sur un autre label allemand du nom d'Onitor) montrait à quel point ces deux amis ne se gênent pas pour innover et surprendre dans un créneau semblable. Après un accueil très chaleureux au Mexique de même qu'au Chili, Crackhaus s'apprête à fêter prochainement dans le cadre du cinquième anniversaire du festival Mutek (du 2 au 6 juin, à Montréal). Plus anxieux que jamais, Monteith parle même d'un autre album du duo pour l'événement annuel sur Mutek\_Rec. En plus de matériel original, on parle aussi de remix de la part de Colin The Mole, Egg, Mike Shannon, ainsi que Ben Neville.

Déjà cet été, Scott Monteith se remet au travail pour une autre sortie éventuelle de Deadbeat. «Je souhaite expérimenter encore davantage», mentionne-t-il. *J'admire beaucoup certains artistes électroniques comme Joshua Kit Clayton ou Vladislav Delay, qui sont complètement isolés dans leur monde. Il faut aussi être capable de se remettre en question, sans toutefois se trahir soi-même. Par ailleurs, la scène alternative québécoise n'a jamais été aussi excitante qu'en ce moment. Avec des gens aussi créatifs que Sixtoo et Sam Shalabi dans les parages, on ne doit rien perdre de vue.* Sans contredit, Scott Monteith est l'un des plus dignes représentants de cette scène grandissante à l'échelle internationale.

SOMETHING BORROWED, SOMETHING BLUE

Deadbeat (scape-Fusion III)  
IT'S A CRACKHAUS THING  
Deadbeat vs. Stephen Beaupré (Onitor-Statik)

www.tangueria.org  
Bienvenue aux personnes seules!

SESSION PRINTEMPS 2004  
du 19 avril au 25 juin  
Cours d'initiation gratuits  
les 12, 13 et 15 avril  
de 19h à 20h30  
et les 14 et 16 avril  
de 20h30 à 22h  
Réservation : 514.495.8645  
5359, avenue du Parc  
Montréal

LE 11 AVRIL 2004  
NOCHE PORTEÑA  
avec Maria Cleri  
Lion d'Or, 1676, Ontario Est  
Cours d'initiation de 19h à 20h  
Bal Tango de 20h à 2h  
Spectacle à 22h30

10\$ à l'avance  
15\$ à la porte

photo: Jacques Verdieu

CONCERTS LMMC  
113<sup>e</sup> saison 2004-2005  
SALLE POLLACK  
555, rue Sherbrooke Ouest  
Le dimanche à 15 h 30

19 sept. DEJAN LAZIĆ, piano  
3 oct. EMERSON STRING QUARTET, cordes  
24 oct. SERGEY KHACHATRYAN violon  
7 nov. ARTEMIS QUARTETT cordes  
28 nov. ISABEL BAYRAKDARIAN soprano  
6 fév. TRIO PASQUIER, cordes  
27 fév. JACQUES THIBAUD TRIO ANTON KUERTI quatuor piano / cordes  
20 mars KONSTANTIN LIFSCHITZ piano  
10 avril QUATUOR TAKÁCS cordes  
1<sup>er</sup> mai HAN-NA CHANG violoncelle

Abonnement: 190\$ Étudiants (22ans): 75\$  
Billet: 35\$ Billet: 15\$  
Taxes incluses

LADIES' MORNING MUSICAL CLUB  
Tél.: (514) 932-6796  
Courriel: lmmc@qc.albn.com

Hydro Québec présente  
Pro Musica

SÉRIE TOPAZE  
parrainée par  
Gaz Métropolitain  
Source Énergie

Billets: 22 \$, 10 \$ (taxes et redressement en sus)

Dimanche, 4 avril 2004, 11 h  
PHILIPPE MAGNAN, hautbois  
LOUIS-PHILIPPE PELLETIER, piano  
Mozart, Ravel

PRO MUSICA  
Renseignements: (514) 845-0532  
Site web (www.promusica.qc.ca)

Atelier d'éveil musical pour enfants de 5 à 12 ans, pendant les concerts  
Coût 3 \$ / enfant (max. 35 enfants)

Cinquième salle  
Place des Arts

Billets en vente au 514 842 2112 et au www.pla.qc.ca  
Réservez maintenant 514 799 1245  
Redevance et frais de service

USINE C présente

chorégraphie-document  
**extinction**  
de Lin Snelling & Michael Reinhart  
production CARBONE 14  
avec Lin Snelling • Lorraine Pritchard • Michael Reinhart  
15 au 24 avril

Billetterie. 521.4493 • Admission. 790.1245 • www.usine-c.com  
Montréal

7 au 10 avril: 20h/10 avril: 15h & 20h

MARIKO TANABE DANSE présente  
**NARCISSE EN SILENCE**

CREATEURS  
MARIKO TANABE JAN KOMAREK  
INTERPRÉTATION  
MARIKO TANABE  
ÉCLAIRAGE SCÉNOGRAPHIE  
JAN KOMAREK

Présenté dans le cadre de *Eaux vives* appuyé par la Ville de Montréal et le Ministère de la Culture et des Communications du Québec

Le MAJ remercie la Ville de Montréal Patrimoine canadien, le Ministère de la Culture et des Communications du Québec, Emploi-Québec, Le Devoir, Mirror et Georges Laoua Opticien

mai (Montréal, arts interculturels)  
3680, rue Jeanne-Mance  
(514) 982-3386  
www.m-a-i.qc.ca

15\$ entrée générale - 7\$ prévente (nombre limité)  
125 étudiants, aînés, artistes professionnels, Accès-Montréal  
design et photographie Denis Laramée

LE DEVOIR MONTREAL Montréal

## LE DEVOIR

## DE VISU

PHOTOGRAPHIE



SOURCE GALERIE PIERRE-FRANÇOIS OUELLETTE ART CONTEMPORAIN  
Détail d'une photographie de la série *Naturalis*, de Louis Joncas.

## Poésie sauvage

Avec *Naturalis*, Louis Joncas s'est attaché à investir la vie et les forces du temps

MICHEL HELLMAN

*Naturalis*, l'exposition de photographies récentes de Louis Joncas, présentée en ce moment chez Pierre-François Ouellette, évoque à travers le thème du paysage le passage du temps... Ces photographies, bien différentes de la précédente série de l'artiste intitulée *Détritus* (des natures mortes mettant en scène des fruits pourris en décomposition), s'insèrent néanmoins dans la même exploration du thème de «Vanitas».

L'artiste a passé un an à photographier un même endroit dans la forêt boréale du nord du Québec. Le résultat apparaît dans ces photographies majestueuses, sans titre, qui représentent des arbres, des feuillages à différents moments de l'année. «*Investigation de la vie et des forces du temps*», cette contemplation, qui se veut regard philosophique, ne sombre pas dans le lyrisme romantique.

Louis Joncas privilégie les

nuances subtiles d'effets, de lumière et de couleur (le noir des cadres autour de certaines photographies alourdit d'ailleurs parfois cette composition). La végétation est omniprésente, sauvage, presque étouffante. Elle ne porte aucune trace de présence humaine. Cette approche de la forêt avec une disposition «*all over*», qui élimine tout point de fuite, évoque le travail de Thomas Struth avec ses *Paradise Series*.

Mais, dans l'œuvre de Louis Joncas, les lieux sont investis d'un symbolisme personnel. Il s'en dégage une impression de solitude, de réflexion. Des œuvres emplies d'une poésie sauvage.

## NATURALIS

Louis Joncas  
Jusqu'au 17 avril  
Pierre-François Ouellette Art  
contemporain  
372, Sainte Catherine Ouest,  
espace 216

## VERNISSAGE

Du 4 au 25 avril  
GÉRARD DANSEREAU



GALERIE  
LINDA VERGE

1049, AVENUE DES FRÈRES  
QUÉBEC (418) 525-8393

Culture  
et télé  
pour ne  
rien manquer

L'AGENDA  
chaque samedi

MARC SÉGUIN  
DESSINS  
ULYSSE COMTOIS  
PEINTURES - SCULPTURES

Jusqu'au 1<sup>er</sup> mai 2004

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514-843-1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

PERFORMANCE

## La photographie en tant qu'outil intégral

MICHEL HELLMAN

Dans la performance, pratique artistique éphémère, la photographie (ou plus généralement l'image enregistrée) joue un rôle important. En s'intéressant aux liens qui existent entre ces deux médias, l'exposition *Point and Shoot*, présentée à Dazibao par les commissaires Michèle Thériault et France Choinière, nous invite à découvrir le rôle de la photographie en tant qu'outil intégral de la performance.

Divisée en deux volets, cette exposition rassemble d'importants artistes canadiens et internationaux. Le premier volet, exposé actuellement et intitulé «*Point*», présente des œuvres du début des années 70 au début des années 80. Le deuxième volet, «*Shoot*», présentera, du 15 avril au 22 mai, le travail d'artistes plus contemporains.

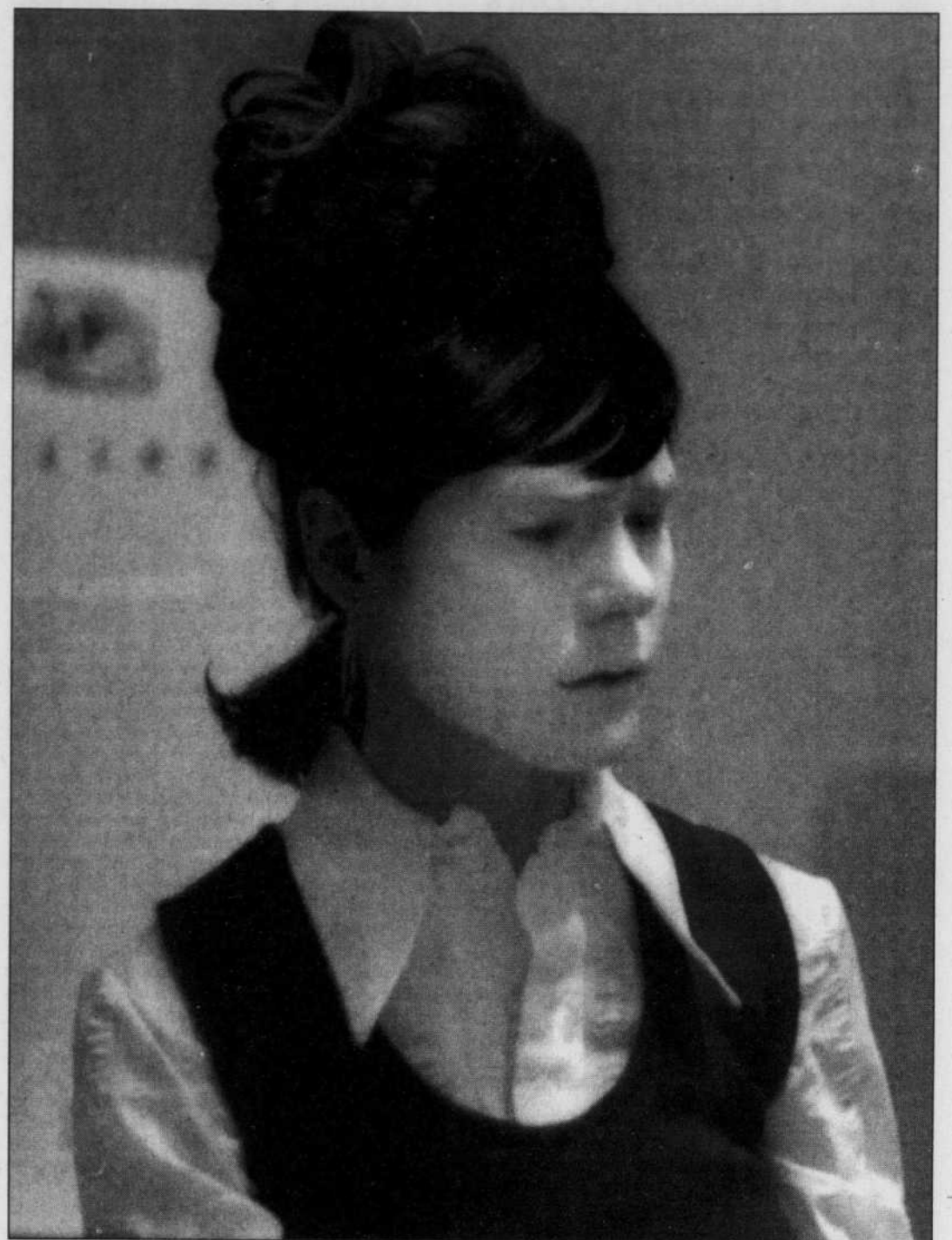
On pourrait qualifier les artistes de ce premier volet de précurseurs. Les œuvres exposées ne représentent pas leurs performances les plus extrêmes, mais on y remarque la même volonté d'expérimenter. Ces œuvres s'interrogent sur les limites de la photographie et son rapport à la performance, questionnement toujours actuel.

## Temps et espace

Cet aspect est clairement présenté dans les deux films de Vito Acconci qui nous accueillent dès l'entrée. Ces films montrent d'une manière simple l'aspect principal du lien entre la performance et la photographie: cette dernière agit comme une trace, une documentation de l'événement. Mais la performance enregistrée, projetée sur un écran, peut-elle vraiment évoquer la spécificité d'une véritable performance *in situ*? L'artiste remet en question ces concepts en jouant avec les notions de temps et d'espace.

Filmé avec une caméra de type super 8 noir et blanc, *Three Frame Studies* comporte trois séquences dans lesquelles l'artiste effectue des mouvements devant une caméra qui, elle, ne bouge jamais. Dans la première séquence, intitulée «*Circle*», on voit l'artiste courir autour de la caméra. Dans la deuxième, «*Jump*», l'artiste saute... Mais c'est dans la dernière, «*Push*», que ce jeu avec les limites de la perception de la caméra est le plus expressif: deux hommes se poussent par le coude comme pour se faire sortir réciproquement du cadre...

Dans son autre film, intitulé *Disappearance*, Vito Acconci est accroupi dans un coin et s'adresse directement au spectateur: «*I will prove to you that I can make*



SOURCE DAZIBAO, CENTRE DE PHOTOGRAPHIES ACTUELLES

Suzy Lake parodie des magazines de mode dans *CoEd Magazine #2 (1973-1978)*.

*myself disappear*.» Pendant près d'une demi-heure, il serre sa tête dans ses bras, se cache, se tortille dans tous les sens, en accompagnant ses mouvements d'un monologue délirant, tout ça pour tenter de «disparaître»... L'artiste essaie de donner un sens à sa présence, à sa trace qui reste dans le film mais qui n'est qu'une séquence passée, disparue depuis longtemps.

## Autoreprésentation

Dans d'autres présentations, le lien entre la photographie et la performance fait intégralement partie de la logique de la pièce. Paul Wong, dans sa vidéo *In Ten City*, danse d'une manière éfré-

née, se jetant d'un mur à l'autre dans un petit espace cloisonné, dont les caméras aux murs sont la seule «ouverture» vers l'extérieur. La performance n'existant que grâce à cette présence de la caméra, celle-ci devient alors le sujet de l'œuvre.

L'autoreprésentation est un thème que l'on retrouve beaucoup dans l'exposition, «*une autre manifestation où spontanément performance et photographie se chevauchent*». Cette recherche s'articule autour du langage du corps et marie bien les deux disciplines. Dans *Les Dents et les Cheveux*, Arnulf Rainer griffonne, lacère, défigure son portrait photographique. En parodiant des

magazines de mode, Suzy Lake ajoute sur une série de ses portraits des collages de coiffures différentes. Dans le tableau du groupe General Idea, un montage ludique intitulé *Manipulating the Self*, des gens sont invités à se prendre en photo avec leurs bras enroulés autour de la tête...

Le choix des œuvres dans ce premier volet illustre bien les différentes approches que peuvent avoir l'artiste, aussi bien que le spectateur, avec le document photographique et l'œuvre soi-disant «spontanée» et apparaît comme une bonne introduction au deuxième volet de l'exposition, qu'il ne faudra pas manquer. Signalons aussi *La Lumière comme surmoi*, journée de performances organisée dans le cadre de l'exposition avec la collaboration de Sylvie Cotton, qui aura lieu le 17 avril avec les performances de Carl Bouchard, Martin Dufresne, Daniel Barrow, Rachel Echenberg, Judy Radul et Karen Spencer.

PERFORMANCE  
ET PHOTOGRAPHIE

## POINT AND SHOOT

PREMIÈRE PARTIE: «POINT»  
Dazibao  
4001, rue Berri, espace 202  
Jusqu'au 10 avril

Les beaux  
détours

CIRCUITS CULTURELS

Samedi 24 avril  
au Musée du Québec  
DE MILLET À MATISSE  
et la première rétrospective  
des œuvres surréalistes de  
MIMI PARENT et JEAN BENOÎT  
Un grand événement!

Dimanche 16 mai  
Une conférence et un concert  
pour la Fête des mères!

Et très bientôt,  
notre programmation d'été

(514) 352-3621



Kamila Wozniakowska  
«Le monde comme il va»

Dominique Blain



«Enfin un premier hommage rendu ici à cette artiste de renommée internationale.»  
Claude Couillard, Radio-Canada

«... certaines de ses installations sont parfois aussi troublantes que les films les plus sanglants.»  
Nathalie Petrowski, La Presse

«Une série d'œuvres satiriques déstabilisent le spectateur au MACM.»  
Michel Hellman, Le Devoir

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL  
Québec

Prolongation jusqu'au 25 avril 2004

Les mercredis soir sont gratuits

185, rue Sainte-Catherine Ouest  
Métro Place-des-Arts  
(514) 847-6226

www.macm.org

**CINÉMA OUTREMONT**  
 1246, rue Bernard Ouellet (514) 495-9944  
 www.theatreoutremont.ca

**21 GRAMMES** d'Alexandro Gonzalez Inarritu  
 États-Unis. 2003. 125 min. (13 ans et +)  
 Lundi 5 avril 19 h 30

# LE DEVOIR

## Cinéma

**exCentris**  
 HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

### L'académie des néonazis

**FÜHRER EX**  
 Réalisation: Winfried Bonengel.  
 Scénario: Winfried Bonengel,  
 Douglas Graham et Ingo  
 Hasselbach. Avec Christian  
 Blümel, Aaron Hildebrand, Julie  
 Flierl, Luci Van Org. Image:  
 Frank Barbian. Montage:  
 Monika Schinder. Musique:  
 Louk Dikker. Allemagne, 2002,  
 105 minutes. Version originale  
 avec sous-titres français.



Christian Blümel dans *Führer Ex* de Winfried Bonengel.

ANDRÉ LAVOIE

Personne ne peut ignorer que les prisons sont de véritables «académies» du banditisme, où le crime organisé recrute ses meilleurs soldats. Avec *Führer Ex*, le cinéaste allemand Winfried Bonengel montre un autre aspect de cet univers aux timides libertés étroitement surveillées. Un contexte social explosif, souvent alimenté par le chômage, donne bien sûr des armes supplémentaires aux plus désillusionnés et l'Allemagne, pendant les 40 ans de sa division mais aussi depuis sa réunification, a connu son lot de perturbations violentes.

Après avoir réalisé un documentaire qui a fait grand bruit dans son pays, *Profession: néonazi* (1993), Bonengel s'intéresse de nouveau à ce phénomène, cette fois sous le couvert de la fiction tout en puisant dans les mémoires d'un ancien fidèle des idées d'Adolf Hitler, Ingo Hasselbach. Pendant les années 80, la RDA, «un pays construit sur des mensonges», est au bord du gouffre, mais la jeunesse est-allemande ignore qu'elle est sur le point de vivre, d'abord dans la joie et très vite dans l'amertume, une révolution d'une ampleur insoupçonnée.

Heiko (Christian Blümel, d'une grande sensibilité) et Tommy

(Aaron Hildebrand, jouant sans cesse sur le même registre tapageur) ne voient rien venir, trop préoccupés à draguer les filles et à rêver à l'immensité de l'Australie. Heiko a peur de son ombre et, à l'opposé, Tommy est toujours prêt à montrer ses poings ou à défier l'autorité. Après un premier séjour en prison, il réussit à convaincre Heiko de traverser les frontières ultraprotégées

de Berlin-Est pour réaliser enfin leurs désirs de grands espaces.

La traversée sera de courte durée, conduisant les deux amis en prison où des partisans de la doctrine nazie cherchent à grossir leurs rangs. Contrairement à Tommy, Heiko les évite, mais après avoir été violé par celui qui se prétendait l'un de ses protecteurs et frôlé la folie dans une cellule d'isolement, il décide de lais-

ser de côté ses principes. Tommy réussit à s'échapper et, après la chute du Mur, les deux amis se retrouvent, plus tout à fait les mêmes. Pour avoir sympathisé avec la Stasi afin de sauver Heiko lorsqu'il était en isolement, Tommy risque maintenant de payer le prix de sa trahison.

Si l'amnésie fut longtemps une caractéristique de la société allemande de l'après-guerre, ses cinéastes n'ont de cesse d'en montrer la face cachée, le côté obscur. Winfried Bonengel poursuit cette tradition, mais il le fait d'une manière se situant à mille lieues de l'angélisme de Wolfgang Becker (*Goodbye Lenin!*), préférant plutôt les descriptions crues du milieu carcéral dignes de *Midnight Express* d'Alan Parker.

La comparaison n'est pas fortuite car *Führer Ex* exploite le même filon de violence spectaculaire, provoquant ainsi un malaise qui court-circuite ses bonnes intentions. Le cinéaste frappe presque toujours sur le même clou, celui du caractère impitoyable de ce monde. Parfois aux limites du supportable, il enchaine les scènes de bagarres, de viols et de sévices corporels comme autant d'épreuves destinées à transformer en monstres les êtres les plus vertueux. Comme si l'idéologie néonazie prenait uniquement racine parmi ces victimes innocentes broyées par un système pourri, ici le communisme dans ses formes les plus barbares.

Ce parti pris aux accents sordides et les volte-face pas toujours cohérentes des personnages — les élans pacifistes de Tommy, une véritable tête brûlée, à la fin du récit ne remportent guère notre adhésion — font de *Führer Ex* un film aux émotions fortes mais à l'argumentaire limité.

### Un art de concentration

En avril, la Cinémathèque présentera 23 courts métrages québécois

ODILE TREMBLAY  
 LE DEVOIR

Place au mois du court métrage et à l'occasion de rendre tribut à un genre qui prend de la graine chez nous depuis quelques années, à la faveur des nouvelles technologies surtout. Il ne constitue plus un simple tremplin pour le long, un coup d'essai, mais se déploie désormais comme un art de concentration et d'exigence qui ne supporte aucun temps mort.

La Cinémathèque québécoise, du 1<sup>er</sup> au 24 avril, présente 23 courts métrages québécois, témoignant de la vitalité du genre qui prolifère chez nous, d'autant plus que les supports se multiplient pour l'appuyer: Kino, Silence on court, Prends ça court, etc.

Certains de ces films sont des bijoux du genre, tels *Léo* de Nicolas Roy. Un paysage jauni entre les blés et les bois, un jeune garçon (Nicolas Baril) et son père (Luc Proulx), le chien de la maison: avec ces simples éléments parfaitement imbriqués, dans un climat sombre et douloureux, un terrible rite de passage transformera à jamais l'enfant de douze ans. Avec cette atmosphère sinistre mais quasi sacrée, cette caméra filtrée à l'esthétique mystérieuse, *Léo* est une œuvre de vraie simplicité glorieuse.

A voir aussi: *Mammoth* de Stefan Miljevic. Un thriller de revirement qui transformera la promise en voiture d'une citadine (Julie Le Breton) de retour au village

en un pur cauchemar. Ici, les victimes ne sont pas celles que l'on croit. Et peu à peu, au fil de ce qui semble un scénario d'horreur, les masques tombent et l'effroi change de visage. C'est bien mené, punché, insolite.

*Bager* de Tomi Grgicevic s'appuie sur son silence et la beauté de ses images en noir et blanc. Le cinéaste use avec grâce de longs plans-séquences en pleine nature, s'arrêtant sur les détails d'un visage, d'une brindille, d'un corps qui nage. Les passages entre onirisme et réalité ne sont que suggérés, laissant place à l'énigme dans ce beau film muet. Deux amoureux à bicyclette à la campagne viennent prendre un bain dans un lac secret. Mais une pelle mécanique plane sur eux comme une menace.

*La Sphatte* de Denis Côté est avant tout le portrait d'une atmosphère. Dans un squat désert, sombre et mal identifié, en une nuit qui semble se dérouler depuis toujours, deux jeunes femmes s'égarent et se réchauffent, jusqu'à ce qu'un étranger fasse intrusion dans leur univers, pour en changer le climat. Quelques paroles sont proférées entre elles et celui qui viole leur territoire, mais le non-dit est plus bruyant que les mots, collé au froid et au noir de ce lieu indéfini et sinistre. Le film utilise avec adresse le langage des symboles, du silence et de l'obscurité qui recouvrent les personnages pour mieux préserver leur anonymat.

## Avalanche de films québécois en cuvée pascalle

ODILE TREMBLAY  
 LE DEVOIR

Le paysage du cinéma québécois a tellement changé ces dernières années qu'on ne reconnaît plus ses mœurs. Non seulement ce cinéma a-t-il davantage la faveur du public qu'autrefois et prend-il d'assaut un grand nombre d'écrans à la fois, mais les films ne cessent de proliférer, au point de sembler vouloir se marcher sur les pieds.

Ainsi, à la fin de la semaine prochaine, trois films québécois prennent l'affiche en même temps: *Dans une galaxie près de chez vous* de Claude Desrosiers, adapté de la série-culte farfelue et interplanétaire, est le gros morceau de cette cuvée pascalle qui sortira d'ailleurs sur 80 écrans au Québec. À ses côtés: *La Peau blanche*, thriller fantastique et premier long métrage de Daniel Roby. Un autre premier long métrage, *L'Espérance* de Stefan Pleszczynski, est également un thriller, mais avec un village pour cadre où les blessures du passé sont

réveillées par l'arrivée d'un intrus.

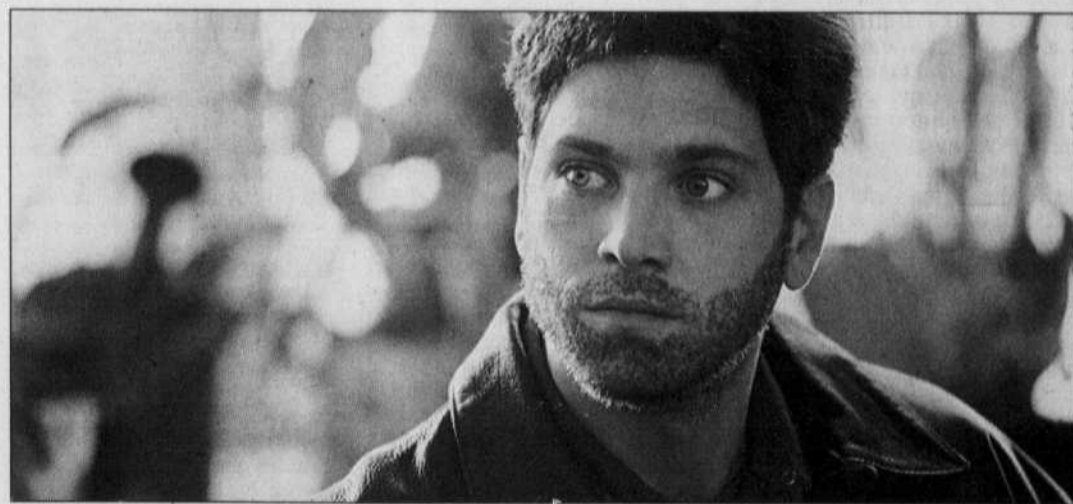
Selon Pierre Lampron, à la tête de TVA Films qui chapeaute *Dans une galaxie...*, on se retrouve en contexte inusité. «Cela ne s'est jamais produit dans l'histoire du cinéma québécois, pareil nombre de films qu'on met sur le marché avec un afflux d'audience. Entre distributeurs, on se consulte, on surveille les sorties les uns des autres, mais il y en a tant qu'on finit par se retrouver sur le même plateau.»

Quand même, il n'était pas question de lancer *Dans une galaxie...* en même temps que *Monica la Mitraille* de Pierre Houle, autre production commerciale (qui sortira à la fin d'avril).

Aux yeux de Pierre Brousseau, qui dirige Les Films Séville, distributeur de *La Peau blanche* (lancé en 15 ou 20 copies), quand plusieurs œuvres se concurrent, l'écrémage se fait vite et le ou les films plus faibles disparaissent rapidement de la circulation, sans trouver leur public. «C'est la jungle, dit-il. Il faut se battre.» Un tel embouteillage est vraiment as-

sassin pour un cinéma plus difficile, qui réclame la bouche à oreille avant de s'imposer. Les trois films qui sortent à Pâques s'adressent à peu près au même public adolescent et amateur de cinéma de genre. Il y aura des perdants dans l'histoire.

De toute façon, on retrouve désormais peu de cases vides dans le calendrier sans films québécois pour les occuper. Si bien que les distributeurs acceptent tôt ou tard de se faire concurrence à l'intérieur du même mois, si ce n'est de la première semaine, pour lancer leurs œuvres. *L'Incomparable Mademoiselle C* de Richard Ciupka, scénarisé par Dominique Demers, suite d'un premier volet fort populaire, sortira de son côté le 23 avril prochain.



Patrick Labbé dans *L'Espérance* de Stefan Pleszczynski et Bernadette Gogula.

MONTRÉAL LE 08 AVRIL 2004  
**VU DU DÉSERT**  
 ÉVÈNEMENT D'ART ÉLECTRONIQUE À CIEL OUVERT!  
 UN SOIR SEULEMENT : 19:30 - 23:00  
 SITUÉ DEVANT LE 925 RUE DES CARRIÈRES / ANGLE ST-ANDRÉ  
 ACCÈS PAR LE MÉTRO ROSEMONT  
 UNE PRÉSENTATION DE CHAMPLIBRE  
 WWW.CHAMPLIBRE.COM



Au Musée national des beaux-arts du Québec

Mimi Parent,  
 Jean Benoît  
 Surréalistes

1<sup>er</sup> avril au 24 octobre 2004

Musée national des beaux-arts du Québec  
 418.643.2150  
 1.866.220.2150  
 www.mnba.qc.ca

Également à l'affiche au Musée:  
 Double jeu. Identité et culture  
 (Willie Cole / Ron Noganosh / Richard Purdy),  
 De Millet à Matisse (se termine le 2 mai)  
 et nos six salles d'exposition mettant en vedette l'art du Québec.

## LE DEVOIR

## Cinéma

CINÉMA



Martin Bilodeau

## Hot-dog froid

Les chiffres publiés en début d'année par Alex Films le confirment: la volte-face du cinéma québécois dans le circuit des salles, où il a récolté 13 % des parts de marché, s'est faite aux dépens du cinéma européen, et particulièrement du cinéma français, sans toutefois ébranler l'impériale états-unienne, laquelle occupait encore 78 % des parts de marché.

Ainsi, tandis qu'un certain cinéma québécois se complait à copier les modèles du cinéma américain (voir *Nez rouge*, *Le Dernier Tunnel* et *Vendus*), les cinématographies qui se distinguent par leur diversité et leur originalité restent bloquées à la frontière. Si la carence est moins apparente sur le plan de la circulation des films d'Asie et d'Europe non francophone (qui remarquera que le formidable film danois *Reconstruction*,

**Le cinéma de l'Hexagone se fait de plus en plus discret sur nos écrans**

Caméra d'or à Cannes, est resté inédit ici?), il en va tout autrement pour le cinéma français, cet ancien phénix de nos écrans, dont la part de marché au Québec a chuté de 40 % en 2003.

De fait, le cinéma de l'Hexagone se fait de plus en plus discret sur nos écrans. En faisant foi la récente cérémonie des Césars, où les trois quarts des films honorés nous étaient étrangers. Même que les plus prestigieux d'entre eux sont appelés à le rester. Ainsi, aucun distributeur québécois n'a fait l'acquisition de l'excellente comédie dramatique *Les Sentiments*, de Noémie Lvovsky, avec Baye, Bacri et Carré. *Idem* pour *Pas sur la bouche*, opérette qu'on dit délicieuse signée Alain Resnais, qui (comme le film de Lvovsky) concourrait contre *Les Invasions barbares* pour le César du meilleur film.

Les distributeurs québécois achètent moins de films étrangers parce qu'ils bénéficient de moins d'espace-écran pour les diffuser. L'équation est simple à formuler, et les conséquences, immédiatement observables. Comme aux États-Unis, où le cinéma indépendant a conquis l'espace qu'occupait autrefois le cinéma étranger, le cinéma québécois, impuissant devant son adversaire (le cinéma américain, qui monopolise bon an mal an le même nombre d'écrans), coupe l'herbe sous le pied de son allié naturel (le cinéma européen). Le processus d'insubordination semble bien enclenché et impossible à stopper, à en juger par l'avalanche de longs métrages de fiction québécois qui déferle sur nos écrans depuis le début de l'année, et par la pénurie de films français de qualité que cela provoque inévitablement. A cet égard, le titre du dernier film de Francis Veber sonne comme un mot d'ordre lancé au cinéma français chez nous: *Tais-toi!*

A ce tableau s'ajoute un autre fait troublant, à savoir que la distribution québécoise et canadienne de films européens est très souvent tributaire des Américains. J'en veux pour preuve *Dogville*, distribué chez nous par Alliance Atlantis Vivafilm (pour la version sous-titrée en français) et Christal Films (pour la version originale anglaise). Ces deux entreprises, qui ont acquis les droits du film avant la première mondiale de celui-ci à Cannes l'an dernier, se sont vues obliger d'inclure dans leur contrat de distribution une clause stipulant que le film du Danois Lars Von Trier ne pouvait sortir au Canada qu'en même temps ou après la sortie américaine.

Or le distributeur américain Lion's Gate (dont Christal Films est le bras canadien), qui devait le sortir en octobre, en a reporté la distribution jusqu'à ce week-end, invoquant plusieurs raisons dont l'emploi du temps chargé de sa vedette Nicole Kidman. En fait, Lion's Gate a choisi d'éviter

l'embâcle Kidman qu'aurait provoqué la sortie de *Dogville* simultanément à celle de *The Human Stain* et deux mois avant celle de *Cold Mountain*, deux titres du géant Miramax — devant lequel tout le monde s'incline, aux États-Unis comme ailleurs.

«Ca me déçoit qu'il ait fallu attendre si longtemps, dit Patrick Roy, d'Alliance Atlantis Vivafilm. D'autant qu'il y avait un beau phénomène qui entourait le film il y a un an.» Bien que boudé par le jury de Cannes, *Dogville* a en effet suscité beaucoup d'enthousiasme à Cannes, et sa présentation ultérieure aux festivals de Toronto et de New York en faisait un beau plat de résistance à inscrire au menu cinéphilique d'automne.

A moins d'un mois du dévoilement du nouveau menu cannois, l'arrivée de *Dogville* sur nos écrans fait l'effet d'une stratégie de la onzième heure. Sinon d'un sabotage de philistins qui confirme les sentiments que Von Trier nourrit à l'endroit de l'Amérique (hypocrite, vénale, corrompue, etc.), sentiments qu'il projette dans le microcosme de *Dogville*.

Revenons au Festival de Cannes, qui aura lieu du 12 au 23 mai. À ce stade, on ne sait rien de la prochaine sélection, sinon les titres des films d'ouverture (*La Mawaise Éducation*, d'Almodóvar) et de clôture (*De-Love-ly*, bio de Cole Porter signée Irwin Winkler). On se doute toutefois que le profil du cinéma québécois sur la Croisette sera plus bas qu'en 2003. Parmi les coureurs potentiels, deux titres sont murmurés dans les coulisses, soit *Littoral*, de Wajdi Mouawad, et *Trop près du sol*, de Carole Laure. Devant le faible niveau de qualité de nos productions depuis le début de l'année, personne ne s'étonnera que les titres susceptibles d'être retenus soient encore inédits.

Du reste, une petite enquête m'a permis de dénicher quelques titres de films susceptibles d'être servis bien chauds sur la Croisette. Le nouveau François Ozon, intitulé *5X2* et mettant en vedette Valeria Bruni Tedeschi et Françoise Fabian, devrait y être. *Idem* pour le nouvel opus (sans titre pour l'instant) de Mike Leigh, la nouvelle science-fiction de Wong Kar-wai (*2046*) ainsi que le film à sketches que ce dernier a signé avec Steven Soderbergh et Michelangelo Antonioni (*Eros*).

Au chapitre des films-événements, tout le monde espère découvrir là-bas le nouveau documentaire de Michael Moore, *Fahrenheit 9/11*, dont la sortie nord-américaine est prévue pour septembre. Même les retrouvailles d'Audrey Tautou et de Jean-Pierre Jeunet, à l'occasion d'*Un long dimanche de fiançailles*, pourraient avoir lieu sous le ciel azuré de la Riviera.

Aussi espérés sous ce même ciel, en vrac: *Land of Plenty*, de Wim Wenders; *Enduring Love*, de Roger Mitchell (dont l'excellent *The Mother*, à la Quinzaine l'an passé, est toujours inédit ici); aussi, *The Life Aquatic*, de Wes Anderson (*The Royal Tenenbaums*); enfin, *A Home at the End of the World*, premier long métrage de Michael Mayer d'après le roman de Michael Cunningham, auteur de *Les Heures*.

La programmation cannoise sera annoncée à la fin du mois.

Vous pouvez entendre Martin Bilodeau trois fois par semaine dans le cadre du magazine quotidien Aux arts, etc. (midi dix) de la Chaîne culturelle de Radio-Canada, animé par Johanne Despins.



Près d'un an après son lancement à Cannes, voici enfin le fascinant et brechtien *Dogville* sur nos écrans. Le film met en vedette Paul Bettany et Nicole Kidman.

## Voyage dans l'âme humaine

### Avec *Dogville*, Lars Von Trier a conçu un fascinant et cruel huis clos

## DOGVILLE

Réalisation: Lars Von Trier. Avec Nicole Kidman, Paul Bettany, James Caan, Stellan Skarsgaard, Lauren Bacall, Harriet Anderson, Jean-Marc Barr, Ben Gazzara, Chloé Sevigny, Patricia Clarkson. Image: Anthony Dod Mantle.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

À la dernière édition de Cannes, Lars Von Trier, descendu en camping-car de sa Scandinavie jusqu'en Côte d'Azur (il a la phobie de l'avion), avait rencontré la presse entouré de toute sa smala, les acteurs de *Dogville* entre autres. Et Nicole Kidman, l'héroïne du film, jurait sur les grands dieux qu'elle participerait aux deux autres films de sa trilogie. C'est elle qui avait approché le cinéaste danois pour travailler sous sa baguette. Il avait écrit le rôle dans *Dogville* à son intention.

Près d'un an s'est écoulé. Lars Von Trier a commencé à tourner la suite de *Dogville*, intitulée *Manderlay*, sans Nicole Kidman. Évoquant un horaire chargé, elle lui a fait faux bond. La fille du cinéaste Ron Howard, Bryce Dallas Howard, remplace la star de *Moulin Rouge*. Espérons qu'elle saura égaler Kidman, vraiment extraordinaire dans le premier film.

En attendant, *Dogville* sort sur nos écrans. Parti favori l'an dernier, le film n'avait rien gagné à Cannes. Il fut, par-dessus le marché, un des grands oubliés des compétitions de cinéma: European Film Awards, César, Oscar, etc.

Injuste sort, car *Dogville* fut un des films les plus importants de l'année, et certainement l'un des plus audacieux. Sa facture expérimentale n'étonne pourtant pas chez ce cinéaste, qui fut un des investigateurs du Dogme, ce mouvement cinématographique s'amusant à multiplier les contraintes.

Quand Lars Von Trier, qui lançait *Breaking the Waves*, s'était fait reprocher à Cannes par des journalistes américains d'avoir campé son action aux États-Unis sans avoir jamais mis les pieds, ça l'avait piqué. Il a entrepris dès lors de récidiver.

Quelle séduisante proposition que celle de *Dogville*! Sans décors ou presque, quelques meubles et des lignes dessinées à la craie indiquent les limites et le contenu des maisons d'une petite ville des montagnes Rocheuses.

Avec son unité de lieu et d'espace, le film est cousin du théâtre. D'ailleurs, Lars Von Trier s'est inspiré des codes de distanciation à la Brecht ainsi que du personnage vengeur de la pirate Jenny dans *L'Opéra de quat'sous*. La littérature se retrouve également au rendez-vous. L'action est en partie contée par un narrateur. En un prologue et neuf chapitres, on y suit les mu-

tations des habitants de *Dogville*.

Dans leur bled isolé, une belle fugitive (Kidman) poursuivie par des gangsters trouve refuge. Les gens l'accueillent d'abord avec générosité, puis profitent d'elle, la font travailler de plus en plus fort, avant d'en abuser sexuellement, de l'enchaîner, etc. Allégorie sur le pouvoir qui corrompt l'homme, *Dogville* poursuit la démonstration implacable des extrêmes de férocité auxquelles une communauté peut atteindre quand elle possède plein pouvoir sur quelqu'un.

## Distribution de haut vol

*Dogville* a pu s'offrir une distribution de haut vol qui compte, aux côtés de la blonde icône, des noms comme Ben Gazzara, Lauren Bacall, James Caan, Stellan Skarsgaard, Chloé Sevigny, etc. C'est Paul Bettany qui incarne l'amoureux de l'héroïne. Il est également le *Deus ex machina* qui manipule ses concitoyens en se livrant à des expériences psychologiques sur eux.

Même si le procédé théâtral occupe beaucoup de place, *Dogville* est un coup de maître, qui parvient souvent à faire oublier la présence des repères. Proche de son précédent *Breaking the Waves* dans sa thématique de la

femme profanée et sacrifiée (Von Trier affirme que cette femme profanée est une partie de lui-même), il repose comme lui sur l'interprétation de l'actrice principale. Kidman atteint ici des niveaux d'émotion que bien d'autres cinéastes n'ont pu susciter chez elle. La transformation du village passe par son regard, d'abord lumineux, puis qui s'embue et implore, avant de briller sous la soif de vengeance.

Autour d'elle, chaque interprète joue sa partie comme au théâtre, balayant les conventions de l'absence de décor, devenant eux aussi des icônes symboliques de la luxure, de l'orgueil, de l'envie, etc.

James Caan, qui n'apparaît qu'à la toute fin du film, en père de la fugitive, livre avec Kidman la performance la plus impressionnante du lot. Chacune de ses phrases possède une longue portée d'intensité.

*Dogville* dure trois heures. Cela dit, le spectateur, fasciné par les déroulements psychologiques mis en branle dans une mécanique d'horlogerie parfaitement huilée, ne sent jamais sa durée. Il participe au voyage dans l'âme humaine auquel Von Trier l'a convié dans ce fascinant et cruel huis clos, qui fait éclater les frontières entre les formes d'art avec le brio et l'audace du maître danois.



**À L'AFFICHE**  
www.lapassionduchrist.com

CHIFFREX ODEON	VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS	PARCOURS PLAYERS
QUARTIER LATIN	VERSAILLES	LABALLE (Place)
JACQUES CARTIER 14	COLOSSUS LAVAL	
CHIFFREX ODEON	VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS	PARCOURS PLAYERS
ST-EUSTACHE	PONT-VIAU 18	ST-BRUNO
CHIFFREX ODEON	VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS	PARCOURS PLAYERS
SHERBROOKE	SHAWINIGAN	TROIS-RIVIÈRES 0
PLAZA REPENTINE	SUN	GRAND PAVILLON
PARCOURS PLAYERS	CHIFFREX ODEON	VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS
PARCOURS PLAYERS	CÔTE-DES-NEIGES	SPHERETECH 14
PARCOURS PLAYERS	TASCHEREAU 18	COLOSSUS LAVAL
PARCOURS PLAYERS	COLOSSUS LAVAL	COWANSVILLE

**CINÉMA**

SEMAINE DU 3 AU 9 AVRIL 2004

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages 4 à 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages 7 à 14

dans L'AGENDA culturel